

*Interpréter :
pour qui, pourquoi ?*

Que l'interprétation en psychanalyse puisse être placée dans une vaste question herméneutique, cela se conçoit. Les réflexions partant de cette prise de position enrichissent indéniablement la pensée psychanalytique en général. Quant à moi, mon propos est plus limité, car ce que j'ai essentiellement en vue ici, c'est l'activité interprétative de l'analyste dans la situation analytique. Or, les communications fournies dans les colloques et les congrès, si elles sont souvent brillantes et même si elles sont sources de plaisir, n'apportent pas toujours quelque chose de tangible à la praxis proprement dite. J'en suis donc venu à me demander, en me visant tout le premier et non sans quelque ironie, si nos échanges dans ces diverses circonstances ne sont pas comparables aux opérations intellectuelles nécessitées par le jeu d'échecs, lesquelles ne servent qu'au jeu d'échecs et strictement à rien d'autre. Dans ce cas, notre activité dans nos colloques assurerait simplement une meilleure qualité à nos confrontations d'idées dans de prochains colloques. Bien entendu je n'avancerais pas cette hypothèse sans réserves, mais il me semble que lorsqu'on considère les conditions concrètes de l'interprétation dans les cures, on est en droit de lui accorder quelque attention. Il existe en effet une sorte de tension, sans doute féconde, d'une part entre les innovations, les hardiesses théoriques, les audaces techniques légitimées en partie par le brassage d'idées qui se produit lors de nos rencontres, et d'autre part la pratique ordinaire dont les fondements sont

assurés. Et comme les intuitions les plus novatrices, mais également pleines d'aléas, ne se conçoivent qu'étayées par une conception lucide et maîtrisée de la praxis quotidienne, les principes de celle-ci doivent être l'objet d'un examen critique renouvelé.

Laissant de côté le rôle de l'analyse personnelle, qui n'entre pas ici dans mon propos, on peut dire que pratiquement à toutes les phases de sa carrière, l'analyste « fonctionne » d'abord, de façon économique, sur la base d'un savoir accumulé et assimilé ; savoir que nourrissent naturellement nos réflexions sur l'expérience quotidienne, nos lectures et discussions avec nos collègues. Et cependant après bien des séances, l'analyste se dit et se répète : « Là, j'aurais mieux fait de me taire », ou bien : « C'est cela... qu'il fallait dire », ce genre de remarques étant influencé par l'extrême diversité des interprétations auxquelles peut donner lieu un seul et même matériel clinique. Dans l'ensemble néanmoins, je pense en particulier aux analyses conduites par de jeunes collègues, les résultats ne sont pas si mauvais, et sans même nous référer à l'« effet thérapeutique de l'interprétation inexacte » dont traite E. Glover¹, nous sommes en droit de nous dire que notre activité interprétative repose sur une base relativement précise et sûre. À part les travaux de Freud sur la technique et certains textes de Melanie Klein, les travaux essentiels sur le sujet ne sont pourtant pas tellement nombreux, pour ma part j'en retiendrais deux : « L'analyse des résistances et du caractère² », développée par W. Reich entre 1925 et 1933 et, de James Strachey, « La nature de l'action thérapeutique de la psychanalyse³ » (1933), deux textes déjà anciens, mais dont je me demande parfois si on leur a beaucoup ajouté depuis. Leur richesse se prête à une réflexion métapsychologique sur la formulation des interprétations et sur les diverses implications de la prise de conscience, ne serait-ce que dans ses rapports avec la résis-

1. Edward Glover, *Technique de la psychanalyse*, P.U.F., 1958, trad. Camille Laurin.

2. Wilhelm Reich, *L'analyse caractérielle*, Payot, 1971, trad. Pierre Kanitzén.

3. James Strachey, « La nature de l'action thérapeutique de la psychanalyse », *Revue française de psychanalyse*, XXXIV, 2, 1970, trad. Ch. David.

tance. Auparavant toutefois, quelques remarques s'imposent sur l'attitude spontanée du patient devant l'interprétation qui lui est proposée.

On en connaît deux types principaux : le premier est un patient souvent hystérique, chez lui l'oralité s'exprime fortement ; celui-là en veut toujours plus et toujours davantage, plus de paroles, plus d'énoncés. Le second est un sujet qui manifeste clairement les thèmes propres aux problématiques anales et qui proteste dès que l'analyste prend la parole : « Mais taisez-vous donc, laissez-moi un peu parler ! » Si différents ces deux sujets soient-ils à première vue, ils se ressemblent au moins sur un point : ni l'un ni l'autre n'entend ni ne comprend ce que l'analyste cherche à lui transmettre. Ainsi le premier déclare qu'il a beaucoup aimé ce qu'on vient de lui dire, tout en avouant qu'il n'en a rien retenu, c'est la voix de l'analyste qui lui plaît. Il voudrait qu'on répète l'intervention, et si d'aventure l'analyste accède à cette demande — souvent à tort —, sa perplexité ne fait qu'augmenter, il n'a toujours pas compris. De son côté, l'autre patient n'hésite pas à prétendre que le discours de l'analyste le gêne, qu'il l'empêche de penser ; ses paroles sont insaisissables, ce qui, ajoute-t-il, n'a pas beaucoup d'importance, puisque lui, le patient, a décidé de se boucher les oreilles. Dans les deux cas, la régression de la relation objectale traduit bien l'engagement transférentiel. Le patient s'est comporté pratiquement comme l'enfant à qui ses parents donnent une explication. La problématique névrotique n'est cependant pas seule en cause : l'interprétation place en effet l'analysé dans une situation de minorité presque inévitable, puisqu'elle lui signifie qu'il ne dit pas ce qu'il croit dire et que, la clé de ses paroles, c'est l'analyste seul qui en est le détenteur. Sans compter que l'interprétation équivaut encore à une promesse bien « régressivante », celle d'être un jour aussi « grand » que l'analyste est supposé l'être, pour peu qu'on se soumette à son verbe. À l'extrême, l'interprétation, tellement attendue pourtant, peut être reçue comme une humiliation ; une réaction d'autant plus préoccupante que sa manifestation en est le plus souvent réprimée. Et même

quand cette situation est acceptée « raisonnablement » en vue d'un gain ultérieur, la moindre parole de l'analyste risque d'*aggraver* le transfert, ou même parfois d'être une véritable gratification libidinale. Une éventualité regrettable, c'est que la gratification survive à l'oubli de la littéralité de l'échange, ce qui advient naturellement après une abréaction : « Ce que vous venez de me dire me donne l'impression d'un éclairage nouveau, d'une révélation... Je me suis senti aussi bien qu'après un bain... Mais, au fait, que venez-vous de me dire exactement ?... »

Avide, rejetant, humilié, séduit, l'analysé peut encore se sentir terrifié. La peur que l'analyste inspire est d'observation courante. Les projections en sont certes responsables, mais il demeure que, de par son action même, l'analyste peut être perçu comme l'*« allié objectif »* des forces obscures qui sommeillent plus ou moins dans l'inconscient. Dans ce cas il est identifié avec un véritable « pousse-au-crime », d'autant plus dangereux que c'est lui qui détient les armes du châtiment. « Aujourd'hui, me dit un patient qui ignore même le nom de Freud, je suis venu chercher une punition », et d'ajouter un peu inquiet : « Pas trop sévère ». Dans des cas plus graves, l'idée que l'analyste puisse utiliser ses armes menace toute l'organisation psychique, voire l'organisation psychosomatique, comme le démontrent certains *acting in*.

L'interprétation serait-elle tellement dangereuse ? Parfois sans doute, quand elle n'est pas maîtrisée. Mais à l'opposé, il serait tout à fait fâcheux qu'elle fût totalement frappée de stérilité, ce à quoi l'expose la structure même de sa formulation. Son énonciation, dans un langage souvent très secondarisé, entrave en effet la saisie authentique de son message¹. Il importe donc de savoir si les définitions topiques et économiques de l'interprétation lui donnent une chance d'être *mutative*, ce qui est rarement le cas au cours d'une cure. La plupart des interprétations ne sont en effet que préparatoires à d'autres, dont le contenu ne sera reconnu

1. Cf., *supra*, « Pendant la séance ».

comme « vrai » et comme appartenant au Moi¹ que s'il existe dans les sphères du Préconscient/Conscient (PCS/CS) des capacités suffisantes d'investissement. Or pour l'essentiel, le statut de l'énergie dans les systèmes supérieurs est celui de la *liaison*, ce qui traduit bien la force de la résistance. Logiquement, l'énergie bloquée dans le contre-investissement garant de la tranquillité du Moi doit donc être d'abord mobilisée. Toutes les dispositions techniques classiques tiennent plus ou moins compte de cette nécessité. Où « prendre », en effet, l'énergie propre à investir (dans les systèmes supérieurs) la représentation coupable ou dangereuse, sinon dans la résistance, dont l'érosion se manifeste d'abord par des modifications d'ordre économique ? Ces changements, l'analyste n'est pas toujours le premier à les percevoir. En revanche l'analysé est vite sensible à un état de tension nouveau, il n'est donc pas malaisé de le lui faire prendre en considération. Mais il est déjà moins facile de lui faire saisir les mécanismes refoulants en action : la dispersion phobique de l'attention, le morcellement plus ou moins anarchique du flux associatif, la crispation paradoxale sur une représentation insignifiante, etc. Toutes modifications fonctionnelles qui révèlent une fragilisation de l'équilibre économique dans les systèmes supérieurs, ou, en d'autres termes, une relative mise en circulation des énergies gelées. Dès lors la séquence interprétative peut se développer selon les vues de Strachey², par exemple, sur lesquelles je ne reviendrai pas ici, sauf pour apporter une précision. L'analyste, dit-il, ne devrait intervenir qu'en un « point d'urgence », lorsque le conflit est actuel. Je dirais plutôt réactualisé dans le transfert, l'intervention visant alors une représentation presque préconsciente et avide d'être reconnue. À la notion d'urgence, je préfère donc celle de *condition de possibilité* qui définit le moment d'un ébranlement économique dont on ne peut d'autre part négliger les risques. Dans un tel moment, un point de rupture est atteint, avec

1. Je laisse au contexte le soin de déterminer la précision sémantique du vocable. Tantôt il s'agit de l'instance, tantôt du Moi plus général.

2. James Strachey, *art. cit.*

pour conséquence éventuelle un « déferlement énergétique » que rien ne pourrait arrêter. Dans la mesure où elles s'insèrent également dans des processus complexes et traumatisants, les interprétations mutatives auraient pour contrepartie qu'elles exposent à des désintégations transitoires du Moi et, éventuellement, surtout dans certaines structures très régressives, à des modifications préoccupantes de l'image du corps, ou bien encore à des phénomènes plus ou moins marqués de dépersonnalisation. Peto a particulièrement bien décrit ce genre de situations¹. En dépit de ces éventualités, je ne crois pas qu'une analyse évolutive puisse se dérouler entièrement en l'absence de telles expériences. D'autant que certaines d'entre elles sont proches des états hypnoïdes qui ont parfois participé à la genèse des symptômes. On conçoit dès lors que les symptômes ne puissent se résoudre sans une réactualisation de ces états.

En principe, on ne devrait donc pas avancer une interprétation de contenu sans avoir provoqué au préalable un *remaniement économique* des systèmes CS/PCS, c'est-à-dire sans avoir modifié le statut et le régime opérationnel de l'énergie. Faute de quoi l'interprétation ne sera jamais qu'une *information* appartenant au seul *Moi-réalité*, et par là même coupée de l'inconscient. Une acquisition n'est effective que lorsqu'elle a reçu un *double investissement*, conscient et préconscient, ce qui ne saurait advenir qu'à deux conditions : que la situation analytique proprement dite ait été rigoureusement maintenue, puisqu'elle suffit déjà à perturber la tranquillité du Moi ; et que le démantèlement contrôlé de la défense ait été suffisamment assuré. En cela je ne fais que formuler en termes économiques la règle dite « de superficialité », qui commande de ne dire au patient que ce qu'il est presque capable d'énoncer lui-même. De cette énonciation par le patient, une fois le remaniement économique réalisé, je donnerai ici une illustration quelque peu caricaturale :

La patiente, âgée d'une quarantaine d'années, est en ana-

1. Andrew Peto, « De l'effet désintégrant transitoire des interprétations », XXI^e Congrès international de psychanalyse, Copenhague, 1959, *Revue française de psychanalyse*, XXV, n° 4, 5, 6.

lyse depuis plus d'un an. Je laisse de côté le travail portant sur la résistance au cours de cette période pour concentrer mon propos sur la dérive associative qui s'est produite pendant une seule et même séance. Une séance particulièrement silencieuse, hormis quelques plaintes sur l'impossibilité de trouver quoi que ce soit d'intéressant à dire. C'est seulement quelques minutes avant la fin de la séance qu'elle s'exclame, irritée : « Mais contre quoi est-ce que je me défends ? » Comme elle se désole, je me borne d'abord à observer que l'essentiel est bien qu'elle s'en rende compte. Le silence qui suit mon intervention me semble différent de celui du début, elle est inquiète et non plus blessée. Je lui demande de repérer ce qui se passait quand elle « se défendait » (je note que la patiente n'a pas de culture analytique). Nouveau silence. Puis elle dit avoir entendu un bruit de porte. Aurais-je déclenché l'ouverture de cette porte ? Je lui fais remarquer qu'elle a fait dériver son attention sur quelque chose d'extérieur, sans doute pour éviter de poursuivre dans la direction de ce qu'elle était prête à voir. Acquiescement un peu formel, puis : « Maintenant mes pensées vont dans tous les sens, je commence à penser à une chose et aussitôt je pense à autre chose. » Je lui indique seulement qu'elle est en train de morceler ses pensées. Nouvel acquiescement et, après un bref silence, elle déclare — c'est presque un aveu — que depuis peu de temps elle accepte d'être une femme, du moins, ajoute-t-elle, mi-ironique, extérieurement. Pour la première fois depuis son enfance, elle s'est laissé pousser les cheveux pour les « regrouper » (*sic*) sur le dessus de sa tête, comme sa mère. Alors elle s'est regardée dans un miroir sans éprouver d'horreur.

Ses cheveux se sont regroupés, comme ses pensées. L'essentiel du travail s'est accompli en fait dans les semaines précédentes. Dans ce cas, la modification économique n'a été annoncée que par la substitution d'une légère angoisse à une déception humiliante et crispée. Les choses sont souvent plus spectaculaires ailleurs, je le concède, mais il est notoire que les remaniements économiques peuvent s'opérer et de façon progressive et contrôlée. Reste évidemment à se deman-

der, comme je l'ai fait en une autre occasion¹, si la « prise de conscience » ne vient pas secondairement nourrir la résistance en se transformant en un seul savoir bloquant sur lui d'éventuelles disponibilités d'investissement.

« Le patient transfère, l'analyste interprète », écrit Didier Anzieu dans un rapport particulièrement riche². Certes, mais s'il est toujours possible qu'une interprétation exacte et économiquement correcte alimente pour finir la résistance, que dire de celle qui, en toute ignorance de l'analyse, n'a été reconnue et acceptée que formellement, sans être chargée pour autant d'un véritable investissement ? De surcroît, et ce point est d'importance, l'exactitude d'une interprétation étant souvent connotée d'incertitude, le patient est exposé à recueillir dans son espace mental une représentation ou des schèmes dynamiques qui lui sont fondamentalement étrangers. Ainsi se constituent ce que j'appellerai des « kystes falsificateurs ». Un délicat problème d'éthique est ici posé.

Séducteur, déstructurant, inefficace, voilà maintenant que l'analyste est aussi un trompeur. Un métier impossible, décidément. Heureusement la praxis quotidienne n'est pas toujours aussi préoccupante, encore que la « vocation herméneutique » du futur analyste ne laisse pas de soulever bien des questions.

Après avoir marqué la prévalence du point de vue économique dans le repérage du moment où l'interprétation de contenu devient possible ou a ses meilleures chances, reste la façon dont l'interprétation va être énoncée : de l'échelon stratégique on passe à l'échelon tactique. Encore une fois, les interprétations formulées dans un langage très secondarisé risquent de n'être que des explications, des informations reçues principalement comme des marques d'intérêt. Construite logiquement, sur un patron d'allure rationnelle, la phrase n'interpelle que les parties les plus différenciées du Moi, c'est-à-dire celles-là, justement, qui participent de

1. « Expérience de l'inconscient », in *De l'art à la mort, op. cit.*

2. Didier Anzieu, « Éléments d'une théorie de l'interprétation », XXX^e Congrès des psychanalystes de langues romanes, Paris, 1970, *Revue française de psychanalyse*, XXXIV, n° 5 et 6.

la construction logique et disposent des mêmes instruments. Est-ce à dire qu'une telle façon de parler doive être récusée ? Assurément pas, il y a des moments où elle a son rôle à jouer, par exemple, quand elle vient conclure un long travail portant sur plusieurs facettes d'une même problématique. Et puis s'il faut bien que l'analyste « souffle » un peu, l'analyste en a également besoin !

En fait, l'interprétation de contenu assume plusieurs fonctions. Elle est certes censée révéler un « sens caché », autrement dit elle doit promouvoir le développement de la relation entre les choses et les mots en soutenant l'investissement préconscient des représentations et de leurs articulations signifiantes. Elle doit encore maintenir, ou du moins ne pas trop entraver, une certaine fluidité énergétique, cette disponibilité des facultés d'investissement que traduit dans une conscience encore inquiète un état d'*alerte agile* propre à l'association libre. Enfin, fonction négative, l'interprétation ne doit perturber ni gravement, ni trop longtemps, la stratification du matériel génétique, faute de quoi une situation chaotique serait à redouter. Un triple programme dont la réalisation commande la mise en œuvre de ce que j'ai appelé une « grammaire originale ». Paradoxalement et contrairement à ce qui est dit parfois, l'interprétation ne devrait être la plupart du temps ni complète ni dépourvue d'ambiguïté. En cela elle diffère déjà de l'interprétation-explication qui, assimilable à une sorte de conclusion, est propre à « fermer » la tendance qui pousse à la découverte. Ambiguë et incomplète, l'interprétation assure la persistance du discret ébranlement économique dont il a été question, tout en laissant au patient une liberté presque créatrice dont les effets surprennent parfois l'analyste.

Pour disposer d'un réel pouvoir, l'interprétation doit encore répondre à des exigences topiques. C'est en effet au Préconscient qu'elle s'adresse, plus précisément aux frontières de l'Inconscient. Ses instruments doivent donc être compatibles avec les principes de fonctionnement qui ont cours en ce lieu et qui sont toujours influencés par les processus primaires. Le déplacement et surtout la condensation sont

donc appelés à jouer un rôle important dans la construction même de l'interprétation. À l'extrême, l'interprétation est structurée comme un mot d'esprit, un symptôme ou un rêve, ce qui lui permet d'intégrer plusieurs chaînes associatives et, tout en restant « ouverte », de bénéficier d'un surcroît d'investissement. Certaines défenses se trouvent ainsi court-circuitées d'une manière originale. Il est d'ailleurs des interprétations qui n'ont pas d'autre objectif. Pour sa part Michel Fain a critiqué les interprétations-jeux de mots, qui peuvent aboutir à une véritable perversion de l'activité psychanalytique. On notera toutefois que, dans ce cas, le jeu devenu presque opératoire se situe en marge du Préconscient et que, marque d'un contre-transfert « vicieux », il alimente substantiellement la résistance — un moindre mal !

Cela dit, je crois malgré tout à la valeur pratique et même doctrinale, d'une interprétation qui sache instaurer et maintenir un régime d'instabilité économique propre à rapprocher rêve et interprétation. La séquence suivante le montre bien, encore une fois de façon presque caricaturale. Une jeune femme, dont l'analyse est en cours depuis plus d'un an, rapporte un rêve tout récent. Elle voit une amie d'enfance, dont elle n'a pas entendu parler depuis longtemps, courir de droite et de gauche, entièrement nue et dotée d'un pénis impressionnant. Elle note que cette amie s'appelait Antoinette, mais que, familièrement, on l'appelait Toinon. Sans qu'il ait été besoin de dire quoi que ce soit, la patiente a aussitôt compris le sens de son association, qui avait la valeur d'une interprétation.

L'activité analytique ayant porté antérieurement sur l'organisation défensive, le désir a pu commencer de s'élaborer, grâce à une figuration et à des articulations verbales, dans et par le rêve. Les interprétations construites sur ce modèle ont encore l'avantage de ne pas « boucler » le sens sur lui-même. Bien au contraire, leur texte proprement dit propose une nouvelle énigme à déchiffrer. Ici, « Toinon », Toi-non, refuse à la patiente la réalisation de son souhait, masculinise l'amie au niveau du vocabulaire (Toinon n'est pas Toinette), et

suggère aussi que tous les espoirs sont permis puisque Antoinette est une femme, etc.

Parti de l'examen des principes gérant une praxis ordinaire, j'en suis sans doute venu à prendre une certaine distance relativement à la plus stricte orthodoxie technique. J'ai déjà décrit, je me borne à le rappeler¹, comment l'imbrication des activités psychiques de divers niveaux chez l'analysé et son analyste aboutit à la constitution d'un être nouveau, d'une sorte de chimère psychologique d'où procède une catégorie originale d'interprétations². Mais il convient de revenir à d'autres remarques critiques. Que l'interprétation de contenu classique contribue à enrichir le savoir du Moi, cela n'est pas douteux, je m'en suis assez expliqué. Mais il n'est pas certain que ce gain en savoir s'accompagne toujours d'un accroissement des *pouvoirs* de l'appareil psychique, puisque cet accroissement ne peut être assuré que par le *remaniement permanent* de l'économie. À l'extrême, on dirait que toute l'activité interprétative doit être tendue vers ce but, dont elle tient en retour sa légitimité et son efficacité. Ambiguë, incomplète, marquée par l'interférence des processus primaires, l'interprétation modifie également le statut de la libido narcissique, ce qui se traduit par une altération plus ou moins marquée du sentiment d'identité chez le patient, et jusqu'à un certain point, même chez l'analyste. La part du non-Moi dans le Moi s'en trouve augmentée. Quant à la masse pulsionnelle, augmentée elle aussi, elle est déroutée de ses points habituels d'investissement, perdue dans des objets fantomatiques ou encore, ce qui est plus inquiétant, ressentie comme ayant sa source ailleurs que dans le sujet. La *situation de deuil* qui en résulte presque inévitablement ne doit cependant pas être comprise comme un facteur négatif, puisqu'elle déclenche un violent effort de récupération, une tentative d'*introjection pulsionnelle* dans laquelle le sujet trouve sa meilleure chance de réalisation personnelle authentique³. Ébranler le sentiment d'identité

1. Cf., *supra*, « La bouche de l'inconscient ».

2. « Contre-transfert et système paradoxal », in *De l'art à la mort*, op. cit.

3. *Ibid.*

du sujet, instaurer chez lui un état de deuil, voilà pour l'activité interprétative une bien singulière vocation. Il n'y a pourtant pas lieu de s'en étonner si l'on est convaincu que tout progrès se joue d'abord dans l'ordre économique et qu'il ne peut s'obtenir sans perte préalable.

Telle que je la conçois, cependant, l'activité interprétative ne saurait se développer pleinement sans que l'analyste soit lui-même doté de caractéristiques fonctionnelles correspondant potentiellement aux modulations du statut économique de son patient. Je rappelle seulement l'aptitude à vivre sans décompensation marquée des expériences limitées de dépersonnalisation, et une liberté d'accès à l'identification primaire. Mais il faut bien le reconnaître, même si l'analyste disposait de toutes les caractéristiques souhaitables, son activité interprétative demeurerait bien aléatoire, tant elle est menacée de tous côtés. Nombre d'écrits ont été consacrés à ce sujet. Ainsi Didier Anzieu a montré qu'il existe une corrélation entre la montée de l'angoisse chez le patient et le même phénomène chez l'analyste¹. Il est certain que les fantasmes inconscients du patient sollicitent fortement la psychopathologie de l'analyste. Certes, on se trouve là encore dans le domaine du sens, c'est-à-dire dans un ordre langagier parfaitement manipulable, même après coup. Mais ce n'est plus le cas lorsque l'angoisse du patient joue pour l'analyste comme une véritable situation traumatique, ce qui n'est pas si rare. Car là le risque est grand de voir déferler dans l'espace psychique de celui-ci une énergie dépourvue de qualités bien définies. Toute interprétation énoncée dans une telle circonstance — et quand même elle serait conçue pour rassurer le patient — est comparable en fait à un « passage à l'acte » vide et ne cherche qu'à évacuer la quantité ou à contre-investir la venue de n'importe quelle représentation. Ailleurs, comme le signale encore Didier Anzieu², le fauteur de trouble serait le désir narcissique de séduire un patient à la conscience fascinée.

1. Didier Anzieu, *art. cit.*

2. *Ibid.*

On pourrait citer bien d'autres circonstances, bien d'autres facteurs propres à fausser l'action de l'analyste. Ils figurent dans la plupart des travaux consacrés au contre-transfert. Je ne m'arrêterai ici qu'à l'un d'entre eux qui me semble essentiel.

Dans la situation analytique, ce qui marque toutes les relations interpersonnelles prend des proportions considérables. Je pense en particulier au fait que la communication avec un autre est toujours médiatisée par la représentation de cet autre. L'autre, pour chacun de nous, se comporte inévitablement comme un hôte ambivalent, doublement, c'est-à-dire pulsionnellement et narcissiquement investi. Dans cette situation particulière, les paroles du patient, avec leur charge agressive, attaquent donc l'analyste depuis l'*intérieur même* de son espace psychique et suscitent parfois des interprétations expulsantes. Mais il y a plus : la représentation du patient, chargée par la libido narcissique de l'analyste, devient du Soi, c'est-à-dire une partie de l'analyste. Cet « *incorporat* » étrange et familier déclenche facilement des phénomènes comparables à une réaction auto-immune. À l'extrême, comme il n'y a pas de fuite possible, l'analyste en viendrait à se débarrasser de lui-même, ou, par exemple, de ses capacités de comprendre et d'interpréter. Le mutisme dans lequel il risque alors de plonger n'a rien à voir avec le silence dont la fécondité n'est plus à démontrer¹.

La lucidité à propos de tout ce qui peut altérer l'exercice analytique met en pleine lumière tant de difficultés, tant d'impasses que pour un peu on en viendrait à se demander : mais, dans ces conditions, qu'est-ce qui peut bien amener l'analyste à interpréter les paroles de son patient ? La question n'est provocante qu'en apparence, bien souvent, en effet, il n'y a pas « *préméditation* », l'analyste se prend en flagrant délit d'interprétation. Les mots, venus d'un lieu psychique qu'il ne contrôle pas rigoureusement sur le moment, ont jailli de sa bouche avant même qu'il n'ait songé à en vérifier la pertinence. Il a parlé, voilà tout, et souvent avec bonheur,

1. Cf., *supra*, « La bouche de l'inconscient ».

il faut le souligner. Certes, après coup, l'analyste contrôle ce besoin contraignant de parler dont on a dénoncé les méfaits. Mais maintenant il lui faut s'avouer qu'il est intervenu en partie parce qu'il en éprouvait le *désir*, et qu'il y trouvait son plaisir. Est-ce si condamnable ? Après avoir hésité, je répondrai que non. À condition toutefois que le plaisir en question, reflétant comme en miroir ce qui se passe chez le patient, conjugue gain narcissique, économie énergétique et introjection pulsionnelle. La rigueur de la technique et sa maîtrise sont ainsi mises au service de l'auto-analyse de l'analyste, processus assurant pour une bonne part l'efficacité de l'interprétation, laquelle à son tour pourrait même devenir par là aussi créatrice qu'un rêve.